

“ “Microlectures”. Sujets mineurs et finesse de perception dans les Journaux de Marivaux ”

Christophe Martin

► To cite this version:

Christophe Martin. “ “Microlectures”. Sujets mineurs et finesse de perception dans les Journaux de Marivaux ”. Littératures, Presses universitaires du Mirail, 2001, pp.133-149. <hal-01759995>

**HAL Id: hal-01759995**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01759995>**

Submitted on 5 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Microlectures ».

Sujets mineurs et finesse de perception dans les *Journaux* de Marivaux

Parus dans *Littératures* n° 45, automne 2001, p. 133-149.

---

« ... un rien m'était beaucoup, ou quelque chose. »

Marivaux

« Nous lisons [le livre du monde] sans cesse, sans dessein, sans application, sans nous en douter. Les choses que nous y lisons, pour la plupart ne peuvent s'écrire tant elles sont fines, subtiles, compliquées. »

Diderot

« ... nous aimons bien, dans ce que nous aimons, des détails, afin d'en pratiquer, comme nous disons, la lecture. »

F. Ponge

« Il faudrait être simplement spectateur du monde, et non pas habitant. » Tel est le vœu énoncé par le philosophe des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, confronté à la difficulté de trouver le bon point de vue sur le monde<sup>1</sup>. C'est bien, semble-t-il, de ce point de vue idéal que jouissent les différents « journalistes » de Marivaux. A commencer bien entendu par le Spectateur français<sup>2</sup>. On connaît l'épisode donné comme événement fondateur dans sa biographie, d'où procéderaient à la fois sa « misanthropie » et sa volonté de réduire son existence à celle d'un regard qui examine les hommes et s'en amuse, en somme — anticipant sur Wolmar — le désir de « lire dans le cœur des hommes » et de « devenir un œil vivant<sup>3</sup> ». Les faits remontent à la jeunesse du narrateur : alors âgé de dix-sept ans, il est amoureux d'une jeune et belle demoiselle dont il s'émerveille qu'elle soit apparemment dépourvue de toute coquetterie. Suit le récit de la désillusion :

Un jour qu'à la campagne je venais de la quitter, un gant que j'avais oublié fit que je me retournai sur mes pas pour l'aller chercher ; j'aperçus la belle *de loin*, qui se regardait dans un miroir, et je remarquai à mon grand étonnement, qu'elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où durant notre entretien j'avais vu son visage ; et il se trouvait que ses airs de physionomie que j'avais cru si naïfs n'étaient, à les bien nommer, que des tours de gibecière ; je jugeais *de loin* que sa vanité en adoptait quelques uns, qu'elle en réformait d'autres ;

---

<sup>1</sup> Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. C. Martin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 84.

<sup>2</sup> Mais c'est exemplairement aussi le cas de l'Indigent philosophe : « Les choses vont, et je les regarde aller; autrefois j'allais avec elles, et je n'en valais pas mieux; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. » (*L'Indigent philosophe* in *Journaux et Œuvres diverses* (JOD), éd. F. Deloffre & M. Gilot, Paris, Garnier, 1969, p. 307).

<sup>3</sup> *La Nouvelle Héloïse* (IV, 12), éd. H. Coulet, Paris, Folio, Gallimard, 1993, t. II, p. 109.

c'était de petites façons, qu'on aurait pu noter, et qu'une femme aurait pu apprendre comme un air de musique<sup>4</sup>.

L'évidente agressivité que ce spectacle suscite chez le jeune homme se manifeste notamment dans une métaphore « mécaniste » presque jetée au visage de la jeune fille : « vous parlerai-je plus franchement ? lui dis-je, je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins. » Métaphore qui nous ramène du côté des *Entretiens sur la pluralité du monde*, l'image ne pouvant guère manquer, à l'époque, de faire songer à l'une des pages les plus fameuses du dialogue de Fontenelle<sup>5</sup>. D'un texte à l'autre toutefois (Michel Delon l'a souligné), la valeur de l'image semble s'être inversée : source d'une jouissance intellectuelle chez Fontenelle, la révélation mécaniste apparaît plutôt ici comme principe de désenchantement<sup>6</sup>.

A le considérer de près, néanmoins, le texte de Marivaux n'est pas dénué d'ambiguïté. On remarquera notamment le soin avec lequel le narrateur écarte toute idée de préméditation dans ses actes, au point de faire de son gant l'agent grammatical de son retour sur les lieux. Comme s'il s'agissait de dénier une curiosité dont l'oubli du gant paraît pourtant offrir un indice suffisamment clair<sup>7</sup>. Tout le récit semble conçu de manière à innocenter le regard de celui qui est censé ne pas s'être voué encore au statut de « spectateur ». Que l'avidité du regard puisse être première chez le « spectateur », c'est pourtant ce que suggère aussi l'image de la machine et du mécanisme pour qualifier la faute de l'objet (le faux naturel, la coquetterie). La métaphore servant à désigner cette faute n'est-elle pas d'abord liée au principe même de ce regard scrutateur qui s'efforce de *fouiller* l'objet comme pour en démonter, précisément, la mécanique<sup>8</sup> ? Autrement dit, ce qui se donne ici à la fois comme surprise et comme désenchantement est peut-être aussi, plus secrètement, l'accomplissement d'un fantasme (ô combien insistant dans les *Journaux* de Marivaux) : celui d'un regard qui saurait fouiller l'objet *dans ses moindres détails*, en lui extorquant toute réserve et tout secret.

Bénéfice non négligeable : la « vérité » ainsi découverte fonde en retour la légitimité d'un regard dont l'activité essentielle dans les *Journaux*, et en particulier dans le *Spectateur français*, consiste à opérer un constant mouvement de la face visible à la face cachée. Mais alors que le jeune homme ne parvenait à découvrir cette face cachée qu'en prenant l'objet par surprise et comme par effraction, il appartient à celui qui peut désormais se prévaloir du titre de « Spectateur » de savoir opérer ce dévoilement sans autre ressource que celui d'un regard fin et pénétrant. Une telle aptitude implique un changement d'« accommodation » : alors que la belle demoiselle était observée à la dérobée et *de loin* (le récit du narrateur est très insistant sur ce point), le Spectateur (et à sa suite, la plupart des « philosophes » marivaudiens) n'a de cesse d'opérer un rapprochement lui permettant de scruter au plus près ces « petites façons » qui, seules, donnent accès à la part secrète des êtres s'offrant à son regard. Autrement dit, l'œil qui surprend la demoiselle à son miroir manque encore de « délicatesse » : Marivaux n'affirmait-il pas dès 1719 que si l'homme « épais » voyant une « machine » est capable d'en « démêler les ressorts principaux », seul l'homme « délicat » est en mesure de percevoir « l'infinité de ressorts fins et cachés qui contribuent à la force et à la justesse de la machine entière<sup>9</sup> » ?

<sup>4</sup> *Le Spectateur français*, 1<sup>ère</sup> feuille (JOD, p. 118). Hormis ceux que signale un astérisque, tous les italiques dans les citations sont nôtres.

<sup>5</sup> « ... Je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra. » (éd. citée, p. 62).

<sup>6</sup> Voir M. Delon, « La femme au miroir », *Europe* n° 811-812, novembre-décembre 1996, p. 80.

<sup>7</sup> L'œuvre de Marivaux, on le sait, n'est pas avare de ce genre d'oublis ou d'actes manqués : voir par exemple dans *La Seconde Surprise de l'amour* le billet que le Chevalier laisse tomber en se promenant, et que Lubin ramasse pour le transmettre à la Marquise (acte III, scène 13).

<sup>8</sup> « *Scruter* veut dire *fouiller* : je fouille le corps de l'autre, comme si je voulais *voir ce qu'il y a dedans*, comme si *la cause mécanique* de mon désir était dans le corps adverse (je suis semblable à ces gosses qui démontent un réveil pour savoir ce qu'est le temps). » R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 85.

<sup>9</sup> *Sur la pensée sublime* (JOD, p. 71).

Il est vrai qu'à cette date, Marivaux soulignait aussi l'inconvénient qu'il y aurait à vouloir s'approcher trop de « certains objets », croyant les rendre plus « nets », alors qu'ils ne peuvent offrir leurs beautés qu'à un certain « point de distance<sup>10</sup>. » Mais, de manière générale dans les *Journaux*, ce qui est regardé fait moins l'objet d'une approche esthétique que d'une visée herméneutique. Dès lors, c'est bien la finesse de perception qui est privilégiée, au point que les feuilles périodiques de Marivaux semblent manifester ce qu'on pourrait appeler (à la suite de Jean-Pierre Richard qui en revendiquait la fécondité dans la pratique de ses *Microlectures*) un véritable « vœu de myopie<sup>11</sup>. »

Car à n'en pas douter, c'est à tous les sens du terme qu'il faut entendre l'avertissement initial du Spectateur : « c'est comme une philosophie de tempérament que j'ai reçu, et que le moindre objet met en exercice<sup>12</sup>. » Où l'on peut entendre aussi bien l'extension considérable du champ d'observation du Spectateur (prenant en compte des sujets d'ordinaire rejetés hors de la sphère d'intérêt du moraliste) que sa capacité à être alerté par les détails les plus ténus. Se trouvent ainsi réhabilités à la fois le sujet mineur et l'objet infime, l'insignifiant et l'imperceptible.

Qu'on en juge en particulier par la cinquième feuille du *Spectateur français* : observant la foule qui assiste à l'entrée de l'Infante (« c'est une fête délicieuse pour un misanthrope que le spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés<sup>13</sup> »), le spectateur est d'abord fasciné par l'« innombrable quantité d'espèces de mouvements » qui s'offrent à son regard. Mais « au milieu de ses réflexions », le spectateur ne tarde pas à remarquer un « pauvre *savetier\** » travaillant « d'un sang froid admirable » dans sa boutique : « De temps en temps il jetait ses regards sur cette foule de gens curieux qui s'étouffaient, et il critiquait après leur curiosité, de ses deux épaules qu'il levait en pitié sur eux. » Tel est exemplairement l'approche du *détail* : il s'agit bien d'opérer une découpe dans la trame du « réel » (quand bien même, d'ailleurs, cette scène serait purement imaginaire ou encore inspirée de telle page du *Spectator* d'Addison et Steele), d'isoler dans un ensemble complexe un élément capable de signifier de façon plus aiguë. L'attention du Spectateur marivaudien, on le voit, se porte de manière indissociable sur ce qui est quasiment imperceptible (le haussement d'épaules) et usuellement tenu pour négligeable (les réflexions d'un « pauvre *savetier\** ») : « Il m'a pris envie de voir de près ce philosophe subalterne et d'examiner quelle forme pouvaient prendre des idées philosophiques dans la tête d'un homme qui raccommoît des souliers. » On notera la visée clairement expérimentale de cette approche.<sup>14</sup> Désireux d'aller « butiner quelques nouveautés ailleurs », le spectateur est alerté peu après par « un ton de voix extrêmement haut » : « je me suis retourné et j'ai vu plusieurs hommes qui en entouraient un autre qui leur parlait avec beaucoup d'action. J'ai soupçonné qu'il y aurait là quelque chose pour moi. Je me suis donc approché<sup>15</sup>... ». Il n'est pas indifférent de relever qu'en l'occurrence, ce mouvement d'approche permet au Spectateur d'exercer son ironie à l'encontre de ce qu'on peut légitimement considérer comme un contre-modèle, à savoir un homme discourant sur des matières de politique et des affaires d'État, et qui, insensiblement, se laisse étourdir par la « dignité du sujet »<sup>16</sup>...

<sup>10</sup> *Sur la clarté du discours* (JOD, p. 54).

<sup>11</sup> J.-P. Richard, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979, p. 7.

<sup>12</sup> *Le Spectateur français*, 1<sup>ère</sup> feuille (JOD, p. 117).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>14</sup> Henri Coulet l'a justement remarqué : l'« esprit de finesse » chez Marivaux « s'apparente à l'esprit scientifique ainsi qu'à la théorie sensualiste de la connaissance » (*Marivaux romancier, op. cit.*, p. 140). On peut souligner, d'ailleurs, qu'une formule très proche de celle du Spectateur réapparaît quelques années plus tard sous la plume de Crébillon dans *La Nuit et le moment* avec cette formule de Clitandre : « Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment » (éd. J. Dagen, Paris, GF Flammarion, 1993, p. 124). Propos qui n'est pas sans faire songer à nouveau à la scène inaugurale de la coquette surprise dans le *Spectateur français*...

<sup>15</sup> *Le Spectateur français*, 5<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 136.)

<sup>16</sup> Sans multiplier les exemples, on se bornera à signaler que la curiosité qui anime l'Espagnol dont le Spectateur donne à lire le journal (15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> feuilles) est exactement de même nature, comme il apparaît en particulier avec la

Cette attention portée à des objets réputés insignifiants s'inscrit, on l'a dit, dans la perspective plus générale d'une ouverture du champ d'observation du moraliste, comportant désormais « toutes les scènes de la vie quotidienne<sup>17</sup>. » René Démoris a souligné en particulier à quel point l'intérêt du Spectateur tendait à se porter sur « ces temps faibles de l'existence largement majoritaires, où l'être vit sur le mode anti-romanesque de la répétition, c'est-à-dire sur des instants où le rapport aux autres est tenu habituellement pour peu significatif<sup>18</sup>. » De même, dans le *Mémoire de ce que j'ai fait et vu pendant ma vie*, le récit ne se représente que « sous forme de tableaux successifs, nés souvent d'une occasion dérisoire<sup>19</sup>. » Tout se passe en somme, comme si l'écriture de feuilles périodiques était le moyen que Marivaux s'était donné pour prendre en compte ce qui constitue « la plus grande partie de la vie réellement vécue » (ainsi que le remarquait naguère André Chastel), et qui « consiste en détails minuscules, en expériences non communiquées et même incommunicables, que rien n'enregistre<sup>20</sup>. »

L'intérêt pour l'insignifiant et l'à peine perceptible se donne à lire partout dans les *Journaux* de Marivaux. Au point que ce n'est pas seulement le « réel » qui fasse l'objet de ce regard rapproché, mais l'œuvre littéraire elle-même : ainsi de l'analyse d'*Inès* de La Motte où le Spectateur ne manque pas d'attirer l'attention du lecteur sur les « mille petites situations momentanées qui naissent du dialogue, et qui en naissent si naturellement que vous ne les soupçonnez point d'être la cause de l'effet qu'elles produisent<sup>21</sup>. » Mais s'il est un thème majeur des *Journaux* dont la récurrence paraît bien traduire ce qu'il y a lieu de considérer comme une authentique « passion du détail », il s'agit à n'en pas douter de la coquetterie :

Mais que de fatigues pour l'avoir, cette figure galante, aussi bien que pour la varier ! Comment se coiffera-t-on ? quel habit mettra-t-on ? quels rubans ? de quelle couleur seront-ils ? celle-ci est plus douce, celle-là plus vive.[...] Il s'agit de consulter son miroir, et si jamais l'âme a porté des jugements d'une justesse admirable, si jamais ses attentions sur quelque chose, ses examens, ses discussions furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude et de finesse ; de ces prodiges si étonnants, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette<sup>22</sup>.

S'il est vrai que la coquetterie naît de « l'attirance irrésistible pour ces petits mondes, [y] plonge, se noie dans les détails, et les multiplie<sup>23</sup> », le regard qui se fascine au miroir de la coquetterie ne participe pas moins de cette même attirance. De quoi confirmer, sans doute, que l'agressivité à l'égard de la coquette surprise dans la première feuille du Spectateur révèle peut-être moins un désenchantement qu'une *envie* fondamentale : l'*invidia*, évoquée naguère par Lacan, où il faut moins entendre la jalousie que l'envie comme fonction de regard, désir de *voir à l'intérieur* (*invidia* vient de *videre*)<sup>24</sup>.

Dans cette fascination spéculaire pour les finesses de perception que suppose la coquetterie féminine se manifeste en tout cas une attirance pour les « minuties » que l'on peut aisément identifier comme typiquement rococo<sup>25</sup>. La lui a-t-on assez reproché, au reste, cette

---

brève séquence du jeune homme muet et tremblant en présence de son père (« j'étais bien aise de voir un peu agir cette âme quand elle était libre, quand on la laissait respirer » (*ibid.*, p. 204).

<sup>17</sup> M. Gilot et F. Deloffre, présentation du *Spectateur français* (JOD, p. 111).

<sup>18</sup> R. Démoris, *Le Roman à la première personne, du classicisme aux Lumières*, Paris, A. Colin, 1975, p. 333.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>20</sup> A. Chastel, *Fables, formes, figures*, Paris, Flammarion, 1978, I, p. 15

<sup>21</sup> *Le Spectateur français*, 20<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 226).

<sup>22</sup> *Ibid.*, 18<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 214).

<sup>23</sup> Catherine N'Diaye, *La Coquetterie ou la passion du détail*, Paris, éd. Autrement, 1987, p. 101.

<sup>24</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre XI*, Paris, Seuil, 1990 [1973], p. 131.

<sup>25</sup> Jean Starobinski l'a bien souligné : « l'amenuisement, la miniaturisation sont un trait caractéristique du rococo, en bien des domaines » (« Le rococo », in *La Mode en France 1715-1815. De Louis XV à Napoléon*, Paris, La Bibliothèque des Arts, 1990, p. 12). Signalons d'ailleurs que dans sa récente étude sur l'esthétique rococo, Jean Weisgerber cite ce tableau de la coquette à son miroir en y voyant à juste titre « l'incarnation la plus parfaite de l'esprit de finesse » (*Le Rococo. Beaux-arts et littérature*, Paris, PUF, 2001, p. 108).

passion du détail, en particulier au moment de l'avènement de l'esthétique néo-classique ? De Voltaire qui lui fit grief de « trop détailler les passions » à Mme de Staël qui lui reprochait de « trop détailler les idées », nombre de jugements reprennent les termes que La Bruyère appliquait à Théophile de Viaux : « il s'appesantit sur les détails, il fait une anatomie<sup>26</sup>. » Dès 1734, et après avoir lu notamment la première feuille du *Cabinet du philosophe*, Crébillon n'avait-il pas peint Marivaux sous les traits d'une taupe prodigieusement bavarde et, bien évidemment, myope<sup>27</sup> ?

Loin de contester cette attirance pour les sujets mineurs, Marivaux l'a, au contraire, très tôt revendiquée, en particulier dans le *Pharsamon* :

... une pomme n'est rien ; des moineaux ne sont que des moineaux, mais chaque chose dans la petitesse de son sujet est susceptible de beautés, d'agrèments : il n'y a que l'espèce de différence, et il est faux de dire qu'une paysanne, de quelques traits qu'elle soit pourvue, n'est point belle et capable de plaire parce qu'elle n'est pas environnée du faste qui suit une belle et grande princesse<sup>28</sup>.

Peu auparavant, et en réponse à un critique qui lui reprochait de n'écrire que sur des sujets vains et frivoles, Marivaux s'était déjà livré à un éloquent éloge du rien, devenu l'une des pages les plus célèbres du roman :

Vous vous étonnez qu'un rien produise un si grand effet ; et ne savez-vous pas, raisonneur, que le Rien est le motif de toutes les plus grandes catastrophes qui arrivent parmi les hommes ? Ne savez-vous pas que le Rien détermine l'esprit de tous les mortels ; que c'est lui qui détruit les amitiés les plus fortes ; qui finit les amours les plus tendres, qui les fait naître tour à tour ? Que c'est le Rien qui élève celui-ci, pendant qu'il ruine la fortune de celui-là ? [...] J'ajouterai, par dépit pour le rien qu'on a repris dans mon histoire, que *les fameuses inutilités qui occupent aujourd'hui les hommes, et qu'on regarde comme le sujet des plus dignes travaux de l'esprit, sont peut-être, à qui les regarde comme il faut, de grands riens* plus méprisables à ceux qui font en ce moment ici courir à ma plume la prétentaine sur le papier ; mais quittons un rien pour en revenir à un autre<sup>29</sup>.

C'est peut-être à la lumière de ce renversement polémique qu'il faudrait comprendre, dans le *Spectateur français*, le rejet inaugural du travail de « l'auteur », figure repoussoir : « Un auteur est un homme, à qui dans son loisir, il prend une envie vague de penser sur une ou plusieurs matières ; et l'on pourrait appeler cela *réfléchir à propos de rien*<sup>30</sup>. » Car, quoi qu'en ait dit Georges Poulet, « réfléchir à propos de rien » ne saurait se confondre, chez Marivaux, avec « réfléchir sur le Rien », encore moins avec « réfléchir à partir de riens<sup>31</sup>. »

Les implications idéologiques de cette digression du narrateur de *Pharsamon* ont été remarquablement analysées par René Démoris : « L'argument ici développé ne manque pas de force : il est celui même au nom duquel Perrault prétendait faire excuser l'apparente frivolité de sa *Peau d'âne*, au nom d'une humilité (chrétienne) qu'ignoraient, selon lui, les partisans des grands genres. Le ton plaisant, ici et là, ne saurait laisser oublier que la critique s'étaie sur le discours religieux des « vanités », et que la cause du plaisir pouvait se présenter ailleurs comme celle de Dieu.[...] Si tout sujet ne vaut exactement rien et donc si tous les sujets se valent, l'auteur a le droit [...] de se tourner vers l'objet réel le plus déconsidéré<sup>32</sup>. » De fait, c'est bien ce discours des

<sup>26</sup> La Bruyère, *Les Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit » § 39, (éd. R. Garapon, Paris, Garnier, 1962, p. 81). Le jugement de Mme de Staël est cité en annexe de JOD (p. 725). Celui de Voltaire est rapporté par Henri Coulet (*op. cit.*, p. 264).

<sup>27</sup> Voir *Tanzai et Néadarné*, fin du 2<sup>e</sup> et début du 3<sup>e</sup> livre.

<sup>28</sup> *Pharsamon ou Les Nouvelles Folies romanesques* (1737, rédigé vers 1712), in *Œuvres de jeunesse*, éd. F. Deloffre, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 602.

<sup>29</sup> *Pharsamon*, éd. citée, p. 562-563.

<sup>30</sup> *Le Spectateur français*, 1<sup>ère</sup> feuille (JOD, p. 114).

<sup>31</sup> A l'ouverture de sa suggestive étude sur Marivaux (in *Etudes sur le temps humain*, t. II, *La Distance intérieure*, chap. 1), G. Poulet a vu à tort dans cette définition de « l'auteur » une sorte d'autoportrait de Marivaux. F. Deloffre, M. Gilot et H. Coulet ont tous signalé cette confusion.

<sup>32</sup> R. Démoris, *Chardin, la chair et l'objet*, Paris, éd. Adam Biro, 1991, p. 20.

« vanités » qui, dans le *Mémoire de ce que j'ai fait*, ponctue le tableau de la coquette qui se pare : « ... et voyez après *combien cette âme est petite* de n'être jamais si judicieuse et de n'y *regarder jamais de si près* que dans une occasion de si peu d'importance<sup>33</sup>. »

La réhabilitation du sujet mineur, on le voit, n'est pas l'apanage des *Journaux* chez Marivaux. Il n'en reste pas moins que la feuille périodique apparaît bien comme le lieu privilégié de cette attirance pour « les zones les plus dédaignées du réel.<sup>34</sup> » L'atteste assez, en particulier, l'ironie pour le moins insistante de Marivaux à l'égard de ceux qui révèrent l'in-folio et n'ont que mépris pour les feuilles volantes. On peut rappeler notamment les sarcasmes du Spectateur parodiant le discours d'un homme âgé et d'allure grave qui refuse d'acheter une feuille de son *Spectateur* :

La raison, le bon sens et la finesse peuvent-ils se trouver dans si peu de papier ? Ne faut-il pas un vaste terrain pour les contenir ? Un bon esprit s'avisait-il jamais de penser et d'écrire autrement qu'en gros volumes ? Jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une feuille d'impression que vous allez soulever d'un souffle ! Et quand même elles seraient raisonnables, ces idées, est-il de la dignité d'un personnage de cinquante ans, par exemple, de lire une feuille volante, un colifichet<sup>35</sup> ?

Le dédain à l'égard des feuilles volantes n'est donc que la manifestation d'une vanité ridicule et dérisoire<sup>36</sup>. A ces considérations ironiques du Spectateur font d'ailleurs écho les remarques désabusées du camarade auquel l'Indigent philosophe cède la parole durant plusieurs feuilles : « pour être un grand homme, il ne m'en a jamais manqué que l'air ; *c'est ce qui m'a dégoûté du grand*, et m'a fait embrasser le genre bouffon. Tenez, mon fils, on a beau faire et beau dire, c'est la mine des gens qui gouvernent ordinairement les choses du monde<sup>37</sup>. » Le propos n'aurait sans doute pas été désavoué par Saint-Réal, tant il rejoint son analyse de la futilité des motifs qui président aux jugements et aux actions des hommes<sup>38</sup>.

Si, contrairement au *Pharsamon*, la revendication d'une légitimité de l'attention portée aux sujets mineurs ne fait guère l'objet d'énoncés théoriques dans les *Journaux*, elle se manifeste en revanche jusque dans un trait stylistique récurrent. Au long de ces feuilles périodiques, en effet, toute une série d'hyperboles (fondées le plus souvent sur des comparaisons au moins paradoxales) conduit à souligner la légitimité d'une prise en compte des objets de réflexion et d'observation réputés mineurs, en suggérant notamment que c'est dans leurs actions les plus

<sup>33</sup> *Le Spectateur français*, 18<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 214).

<sup>34</sup> R. Démoris, *ibid.*, p. 21.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 6<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 138). Voir aussi la 1<sup>ère</sup> feuille du *Cabinet du philosophe* qui reprend l'argumentation du *Spectateur français* : « La feuille semble ne promettre qu'une bagatelle [...]. Mais un volume est respectable, et quoiqu'il puisse ne valoir rien dans ce qu'il contient, du moins porte-t-il une figure qui mérite qu'on l'examine et qui empêche qu'on ne le condamne sans le voir. » (JOD, p. 336). Pour mesurer les résistances des lettrés à l'égard des feuilles volantes et la pertinence des remarques de Marivaux, il suffit de relever ces propos de Voltaire : « Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours ! » (lettre à Mme Denis, 20 mars 1751) ; « Les feuilles volantes sont la perte de la littérature » (lettre à Champfort, janv. 1764).

<sup>36</sup> La fiction de la découverte du journal de l'Espagnol, dans la 15<sup>e</sup> feuille du *Spectateur*, n'est pas moins révélatrice : « En plaçant [des livres] dans ma bibliothèque, *il tomba d'un gros volume un petit cahier de papier*. Je le ramassai, curieux de savoir ce qu'il contenait... » (JOD, p. 193).

<sup>37</sup> *L'Indigent philosophe*, 3<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 293).

<sup>38</sup> Voir en particulier le premier des sept discours dans *De l'usage de l'histoire* (1671), texte présenté par R. Démoris et C. Meurillon (GERL 17/18, Art et texte, 2000). Ce n'est d'ailleurs pas le seul point de rencontre entre l'auteur du *De l'usage de l'histoire* et Marivaux : poursuivant, sur un autre plan, son analyse des motifs qui gouvernent la psyché, Saint-Réal semble définir par avance la recherche marivaudienne en évoquant ces « sentiments insensibles » qu'on peut attribuer à l'âme et qui « ne laissent pas d'être véritables et effectifs, quoique nous ne les remarquions pas, faute d'attention » (*ibid.*, p. 24). Saint-Réal note aussi que son analyse ne convaincra pas tous ses lecteurs : « ce qui paraît si recherché, passe aisément pour creux et chimérique. » Jugement dont Marivaux eut l'occasion de vérifier la pertinence, et auquel il fait d'ailleurs écho dans la 2<sup>e</sup> feuille du *Cabinet du philosophe* : « Peignez la nature à un certain point; mais abstenez-vous de la saisir dans ce qu'elle a de trop caché, sinon vous paraîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer. » (JOD, p. 345-346).

futiles que les hommes réalisent les plus grandes prouesses. Qu'on se rappelle notamment la réflexion, citée plus haut, de la dame âgée évoquant les finesses de jugement et de perception de la coquette à son miroir : « si jamais l'âme a porté des jugements d'une justesse admirable [...], n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une femme qui est à sa toilette<sup>39</sup>. » Mais, en réalité, c'est sur la même logique que repose le parallèle audacieux qui ouvre la deuxième feuille du *Spectateur*, et qui parut si « singulier » aux contemporains de Marivaux :

Les austérités des fameux anachorètes de la Thébàide, les supplices ingénieux qu'ils inventaient contre eux-mêmes pour tourmenter la nature; cette mort toujours nouvelle, toujours douloureuse qu'ils donnaient à leurs sens; *tout cela*, joint à l'horreur de leurs déserts, *ne composait peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde jeune, aimable, aimée, et qui veut être vertueuse*. Ce que je dis là paraîtra sans doute ridicule à bien des gens<sup>40</sup>.

Dans la feuille suivante, le Spectateur observe, lors d'un souper, une jeune dame et un jeune homme « de fort bonne façon » dont l'attitude lui laisse à penser qu'ils ont « envie de se plaire l'un à l'autre. » Prenant le parti de « s'amuser » du « *petit spectacle* » qu'ils lui donnent, le Spectateur conclut son examen par un nouveau parallèle, à peine moins audacieux que le précédent : « *J'aimerais mieux travailler, toute une journée, comme un crocheteur* que d'essayer, deux heures seulement, la fatigue qu'ils se donnaient, pour imaginer un caractère d'action qui jetât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits même<sup>41</sup>. » Le terme de la comparaison n'est pas choisi, en l'occurrence, parmi les sujets nobles et le parallèle repose plutôt, cette fois-ci, sur la notion de visibilité. Mais la logique est bien toujours la même et confirme, s'il le fallait, les liens qui unissent en profondeur, dans les *Journaux* de Marivaux, le frivole et l'imperceptible. Il est vrai que le sujet mineur n'est pas toujours frivole : ainsi de la tristesse « muette et honteuse » qu'une mère peut voir dans ses enfants après la ruine familiale, tristesse « que la misère peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, et qui fait *plus de peine à voir* aux personnes qui ont du sentiment que *la douleur la plus déclarée*<sup>42</sup>. » Mais le sujet humble partage avec le sujet frivole de ne dévoiler ses richesses qu'à celui qui sait faire preuve de la plus extrême finesse de perception, ou de sentiment<sup>43</sup>.

De fait, si le narrateur de *Pharsamon* proposait une réhabilitation esthétique du sujet humble, il semble que les *Journaux* insistent davantage encore sur la fécondité heuristique de l'insignifiant et du détail. « [Un coup de] vent m'a fait faire une découverte » dit ainsi l'Espagnol dans les premières lignes de son Journal : « Ce matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures et midi ; à l'instant où je l'ouvrais, il est venu un grand coup de vent ; j'allais me retirer, car la place ne me paraissait pas tenable ; et voyez ce que c'est, j'aurais perdu une leçon de morale<sup>44</sup>. » C'est dire à quel point l'objet du regard moraliste est devenu labile et fuyant dans les feuilles périodiques de Marivaux. Ce que le vent apprend à l'Espagnol, en l'occurrence, c'est que parmi

<sup>39</sup> *Le Spectateur français*, 18<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 214-215). Comme l'ont signalé F. Deloffre et M. Gilot, cette réflexion est reprise et développée dans la première partie de *La Vie de Marianne* : « Les hommes parlent de science et de philosophie ; voilà quelque chose de beau *en comparaison de la science de bien placer un ruban*, ou de décider de quelle couleur on le mettra ! Si on savait ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien cette âme est déliée est pénétrante [...], cela humilierait les plus forts esprits, et Aristote ne paraîtrait plus qu'un petit garçon. » (*La Vie de Marianne*, éd. F. Deloffre, Paris, Garnier, 1963, p. 50).

<sup>40</sup> *Le Spectateur français*, 2<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 118-119). Pour les jugements des contemporains sur cette 2<sup>e</sup> feuille, voir les comptes rendus cités en appendice dans JOD p. 685-687.

<sup>41</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 126).

<sup>42</sup> *Ibid.*, 21<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 236).

<sup>43</sup> C'est bien pourquoi, d'ailleurs, le terme de la comparaison peut être choisi à l'intérieur même de la sphère des sujets considérés comme frivoles. C'est, par exemple, chez une jeune fille corsetée par une éducation dévote que la coquetterie peut atteindre son paroxysme : « Tenez, ce matin j'étais à ma fenêtre; un jeune homme a paru prendre plaisir à me regarder; cela n'a duré qu'une minute, et *j'ai eu plus de coquetterie dans cette seule minute-là* qu'une fille dans le monde n'en aurait en six mois. » (*Le Spectateur français*, 12<sup>e</sup> feuille, JOD, p. 179).

<sup>44</sup> *Ibid.*, 15<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 193).



les grands malheurs qu'il occasionne, il ne faut pas seulement compter les effets désastreux des tempêtes et des ouragans mais aussi le chagrin qu'il cause à l'amour-propre de jeunes gens élégants lorsqu'il dérange leur chevelure frisée et poudrée... Où l'on voit qu'une fois encore, on se situe au plus près du registre des « vanités ».

Que les arguments de Marivaux fassent implicitement référence à l'*humilitas* chrétienne n'implique nullement, néanmoins, que le choix du « petit » et du frivole obéisse à on ne sait quelle modestie : on se gardera bien évidemment de confondre cette attirance avec une quelconque absence d'ambition. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les considérations qui, dans la sixième feuille du *Spectateur*, font suite à la tirade raillant la vanité de l'amateur d'in-folio :

... Le mépris qu'il a fait du *Spectateur*, sans le connaître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Rêve* que j'ai promis, *tout frivole qu'en paraîtra le sujet* aux personnes qui lui ressemblent. C'est de l'*Amour\** dont il s'agit. Eh bien, de l'amour ! le croyez-vous une bagatelle, messieurs ? Je ne suis pas de votre avis, et je ne connais guère de sujet sur lequel le sage puisse exercer ses réflexions *avec plus de profit pour les hommes*<sup>45</sup>.

Manière de souligner à nouveau que, malgré leur apparente insignifiance, les sujets mineurs ou frivoles recèlent davantage de richesses que ceux qui retiennent ordinairement l'attention. La concessive, toutefois, ne doit pas faire illusion (Proust n'a-t-il pas fait observer que les concessives ne sont souvent que des causales déguisées ?). Il semble, en effet, qu'on puisse appliquer à cette attention élective pour les objets mineurs les remarques de René Démoris sur le choix des objets humbles dans les natures mortes de Chardin : sans doute n'est-ce pas en dépit de leur apparente insignifiance que Marivaux et Chardin choisissent leurs objets, mais bien *en raison même* de leur humilité ou de leur petitesse. L'écrivain, comme le peintre, y trouve un bénéfice appréciable : « il est d'autant plus grand que son modèle est plus humble<sup>46</sup>. »

Que le parti pris de l'humilité puisse être chez Marivaux le moyen paradoxal d'une exigence de *distinction*, n'est-ce pas d'ailleurs ce que suggèrent aussi les propos que lui prête d'Alembert dans son *Eloge* : « J'aime mieux, disait-il quelquefois avec la naïveté de son caractère, [...] être très humblement assis sur le dernier banc dans la *petite troupe* des auteurs originaux qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le *nombreux bétail* des singes littéraires » ? De même, le choix du « petit » ne fait que mettre en lumière la « manière » de l'écrivain<sup>47</sup>, et surtout sa « finesse », terme clef de l'esthétique de Marivaux, et qualité dont les *Journaux* ne cessent de répéter qu'elle est le signe distinctif du « bel esprit » et de l'auteur supérieur en des formules qui sont autant de plaidoyers *pro domo* :

Le bel esprit, en un mot, est doué d'une heureuse conformation d'organes, à qui il doit un sentiment fin et exact de toutes les choses qu'il voit ou qu'il imagine.

[L'homme vraiment supérieur] a les yeux bons.

L'homme le plus délicat, et de la conformation d'organes la plus heureuse, porte sa vue et son sentiment plus loin que l'homme ordinaire.

... plus on a d'esprit, plus on voit de choses.

Il y a un certain degré d'esprit et de lumière au-delà duquel vous n'êtes plus senti. Celui qui le passe sait qu'il le passe, mais le sait presque tout seul ; ou du moins si peu de gens le savent avec lui, que ce n'est pas la peine de le passer. Bien plus, c'est que c'est même un désavantage qu'une si grande finesse de vue ; car ce que vous en avez de plus que les autres se répand toujours sur tout ce que vous faites, et embarrasse leur intelligence.

<sup>45</sup> *Le Spectateur français*, 6<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 139).

<sup>46</sup> R. Démoris, « Chardin ou la cuisine en peinture », *Dix-huitième siècle*, n° 14, 1982, p. 143.

<sup>47</sup> On sait que, pour l'auteur de *Pharsamon*, « la manière de raconter est toujours l'unique cause du plaisir ou de l'ennui qu'un récit inspire » (*Pharsamon*, éd. citée, p. 602).

L'homme qui pense beaucoup approfondit les sujets qu'il traite : il les pénètre, il y remarque des choses d'une extrême finesse, que tout le monde sentira quand il les aura dites; mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très peu de gens<sup>48</sup>.

L'écrivain spirituel est donc ce « génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine et déliée<sup>49</sup> » qui lui permet de « démêler » des objets ou des « idées » (notion dont Marivaux donne cette définition pour le moins remarquable : « tout ce qui peut se voir par les yeux de l'esprit, et par les yeux du corps<sup>50</sup> ») qui restent imperceptibles aux autres hommes<sup>51</sup>. Bref, il est celui qui est en mesure « d'apercevoir, même dans les choses que tout le monde connaît, des côtés que peu de gens voient<sup>52</sup>. »

Inutile de souligner, sans doute, ce que ce discours sur la finesse doit à Pascal<sup>53</sup>. Mais il s'éclaire peut-être davantage encore de la définition proposée par Mme de Lambert de la notion de « délicatesse » : « c'est un microscope qui grossit pour certain temps ce qui est imperceptible aux autres<sup>54</sup>. » Cette métaphore du microscope, qui vient peut-être de Dominique Bouhours (et que Fontenelle reprendra pour définir « l'attention ») semble particulièrement apte à désigner le regard que les Spectateurs et les Philosophes de Marivaux portent sur le monde<sup>55</sup>. Caractéristique éminemment « moderne » bien entendu : on se souvient des propos de Perrault dans son *Parallèle* : « Les Anciens connaissaient *en gros* aussi bien que nous les passions de l'âme, mais non pas une infinité de petites affections et de petites circonstances qui les accompagnent<sup>56</sup>. » Caractéristique typiquement rococo, aussi bien, on l'a dit. L'abbé Coyer, dans ses *Bagatelles et dissertations morales* (1757), note que l'esprit de l'autre siècle manquait d'une qualité essentielle : « il n'était pas subtil, il ne laissait que les grands traits, le nôtre s'attache aux petits : nous disséquons les vertus, nous analysons les sentiments, nous fendrions un cheveu en quatre<sup>57</sup>. » Pour élogieux qu'ils paraissent, ces propos laissent aisément deviner déjà, la dévalorisation dont la *finesse* sera l'objet avec la génération encyclopédiste, qui lui préférera la notion de *pénétration*, assurément

<sup>48</sup> *Lettres sur les habitants de Paris* (JOD, p. 34) ; *ibid.* p. 35 ; *Sur la pensée sublime* (JOD, p. 67) ; *Le Spectateur français*, 7<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 144) ; *Le Cabinet du philosophe*, 2<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 345) ; *ibid.*, 6<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 386). Sur l'importance de cette notion de « finesse » chez Marivaux, il faut bien entendu se reporter à la thèse de M. Gilot : *Les Journaux de Marivaux. Itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Paris, Champion, 1975 (en particulier p. 683 sq.) et à celle de H. Coulet : *Marivaux romancier, op. cit.* (en particulier p. 293 sq.)

<sup>49</sup> *Le Spectateur français*, 7<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 144).

<sup>50</sup> *Le Cabinet du philosophe*, 6<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 382).

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 386. A ces différences entre les hommes s'ajoute une inégalité entre les peuples en fonction de l'abondance de leur langue : les « peuples dont la langue est très abondante [...] ont *démêlé* dans l'homme, dans ses passions, dans ses mouvements, mille choses *qu'un autre peuple n'y a pas vues* » (*Le Cabinet du philosophe*, 6<sup>e</sup> feuille, JOD, p. 383).

<sup>52</sup> Georges Benrekassa l'a justement noté, il s'agit pour « l'écrivain habité par l'esprit philosophe [d'amener] une fois pour toutes à l'existence une nouvelle perception du monde qui était là avant lui, en puissance, mais comme sans y être » (« Marivaux et le style philosophique dans ses Journaux », in *Marivaux et les Lumières. L'éthique d'un romancier*, éd. G. Goubier, Publications de l'Université de Provence, 1996, p. 107).

<sup>53</sup> « Dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde [...] ; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne » (Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, § 1).

<sup>54</sup> Mme de Lambert, *Discours sur la délicatesse d'esprit et de sentiment*, in *Œuvres*, éd. R. Grandroute, Paris, Champion, 1990, p. 331.

<sup>55</sup> Dans un chapitre consacré à la « délicatesse d'esprit », le Père Bouhours notait : « comme il faut avoir de bons yeux, et employer même ceux de l'art, *je veux dire les lunettes et les microscopes*, pour bien voir les chefs-d'œuvre de la nature, il n'appartient qu'aux personnes intelligentes et éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate » (*La Manière de penser dans les ouvrages d'esprit*, Paris, 1688, p. 216). De son côté, Fontenelle écrit dans son éloge de M. Dodart : « une grande attention est *une espèce de microscope* qui grossit [les objets] » (in *Eloge des académiciens*, t. I, p. 159). On peut aussi rappeler les propos de d'Alembert, qui dans son *Eloge de Marivaux*, évoque en ces termes la lassitude des spectateurs devant la ressemblance supposée de ses comédies (dont Marivaux s'était défendu dans la préface des *Serments indiscrets*) : « le gros des spectateurs, *qui ne peut y regarder de si près*, n'est frappé que de cette ressemblance [...]. Tel est le jugement, ou plutôt l'instinct de cette multitude, qui ne va pas au théâtre pour *observer au microscope les fibres du cœur humain*... »

<sup>56</sup> Perrault, *Parallèle des Anciens et des modernes*, Paris, 1688 t. II p. 31.

<sup>57</sup> Cité par Henri Coulet dans *Marivaux romancier, op. cit.*, p. 284.

moins suspecte d'effémination : « La finesse diffère de la pénétration, en ce que la pénétration fait voir *en grand*, et la finesse *en petit détail*. L'homme pénétrant voit loin ; l'homme fin voit clair, mais de près : *ces deux facultés peuvent se comparer au télescope et au microscope*<sup>58</sup>. » On ne se débarrasse pas aisément du culte de la grandeur.

De fait, il ne s'agit nullement pour Marivaux de « voir loin » et « en grand » : « l'excellente lunette » qu'est la raison sert avant tout à observer les hommes au plus près afin de les démystifier et les ramener à leur juste proportion, bref afin de voir clair en eux<sup>59</sup>. Tel est sans doute, en effet, le bénéfice ultime de cette attention aux moindres détails, qui ne vise pas seulement à mettre en valeur une finesse de perception révélant des objets et des « idées » inaccessibles au commun des hommes. L'enjeu est autrement considérable, comme on peut le voir en particulier dans le préambule du *Voyageur dans le Nouveau monde*. Après avoir annoncé que le récit de son voyage ferait découvrir des « hommes vrais » (c'est-à-dire non pas moins méchants et fous que les hommes de ce monde mais qui « disent tout ce qu'ils pensent et tout ce qu'ils sentent » et « montrent leur âme toujours à découvert<sup>60</sup> »), le narrateur du Monde vrai anticipe les éventuelles résistances du lecteur :

Mais que gagnerai-je à cela ? me direz-vous peut-être. [...] Je sais bien *en gros* que les hommes sont faux ; que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire : l'un qui se montre, et l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui ; voilà celui avec qui je dois vivre : à l'égard de celui qui se cache, sans doute *il aura son tour pour être vu*, car enfin il faudra que tout se retrouve. [...]. Si de même que nos corps sont habillés, nos âmes à présent le sont aussi à leur manière, *le temps du dépouillement des âmes arrivera*, comme le temps du dépouillement de nos corps arrive quand nous mourons. *Mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois* ; gardez vos découvertes<sup>61</sup>...

Le ton badin ne doit pas faire illusion : par le biais de la fiction du Monde vrai, il ne s'agit effectivement de rien moins que de faire surgir *hic et nunc* ce que seul celui dont Furetière rappelle qu'on peut le désigner comme le « scrutateur des reins et des cœurs » est censé savoir et découvrir aux hommes lors du Jugement dernier (puisqu'en vertu du dogme du péché originel, le cœur des hommes est impénétrable à tout autre regard)<sup>62</sup>. Or, on le sait, le prétendu récit de voyage de Marivaux est en réalité le récit d'initiation d'un apprenti philosophe qui découvre, à son insu et sous la conduite d'un Mentor, l'art de déchiffrer les pensées secrètes et les désirs inavoués. Une fois cet apprentissage des signes achevé, le philosophe est en mesure de « démêler ce que sont les hommes à travers ce qu'ils paraissent<sup>63</sup>. » Cette compétence qui, de l'aveu du Voyageur, n'exigerait que de l'attention et quelque expérience, réclame en réalité une finesse de perception peu commune, capable de transformer en signes les moindres détails du corps, de la gestuelle ou de l'intonation :

Par ce Monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent précisément ce que je leur fais dire, leur naïveté n'est pas dans leurs mots [...] : *elle est dans la tournure de leurs discours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geste, même dans leurs regards* : et c'est dans tout ce que je dis là que leurs pensées se trouvent bien nettement, bien ingénument exprimées ; des paroles prononcées ne seraient pas plus claires. Tout cela

<sup>58</sup> Marmontel, art. « Finesse » (philosophie-morale), in *Encyclopédie*, t. VI, 1756. Un peu plus loin, Marmontel ajoute que « la finesse est superficielle, et la sagacité pénétrante ». Dans son *Dictionnaire de synonymes* (1822), F. Guizot achève ce processus de dévalorisation en expliquant que « la finesse a ses illusions ; elle embrasse quelquefois l'ombre au lieu du corps : elle brouille les idées, pour vouloir les distinguer avec trop de précision. »

<sup>59</sup> « Attendez un moment que ma raison vous regarde ; c'est une excellente lunette pour connaître la valeur des choses. Ahi ! il me semble que votre habit n'a plus tant d'éclat, votre or se ternit, je le trouve ridicule » (*L'Indigent philosophe*, 5<sup>e</sup> feuille, JOD, p. 307).

<sup>60</sup> *Le Spectateur français*, 6<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 389).

<sup>61</sup> *Ibid.*, 7<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 390).

<sup>62</sup> La périphrase fait évidemment référence aux Écritures : « C'est moi qui suis le Seigneur, qui sonde les cœurs, et qui éprouve les reins » (Jérémie, XVII, 10, *La Bible*, trad. Lemaître de Sacy).

<sup>63</sup> *Le Cabinet du philosophe*, 7<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 396).

forme une langue à part qu'il faut entendre, que j'entendais alors dans les autres pour la première fois de ma vie<sup>64</sup>.

Une telle aptitude herméneutique suppose une science du déchiffrement dont l'objet (sinon la visée) n'est pas sans annoncer certains travaux de la « Nouvelle communication » : il s'agit bien déjà de pratiquer une « micro-analyse » attentive en particulier aux comportements paralinguistiques et « kinésiques » (mouvements, postures, signes émotionnels, etc.)<sup>65</sup>.

De cette aptitude au décryptage des signes les plus imperceptibles, il n'est guère d'énonciateurs dans les *Journaux* de Marivaux qui ne soient dotés à un suprême degré<sup>66</sup>. Qu'on songe, entre mille exemples, au Spectateur qui, tout en se frayant un passage parmi la foule à la sortie de la Comédie, met à profit les « petites pauses » qu'il est obligé de faire pour examiner tous ces « porteurs de visage » et « démêler ce que chacun pens[e] de son lot. » Comme dans la fiction du Monde vrai, c'est la perception des détails de physionomie et d'attitude les plus ténus qui permet de constituer l'autre en texte lisible : « Je ne dis pas que [ces gens] pensent très distinctement ce que je leur fais penser; mais tout cela est dans leur tête, et je ne fais que débrouiller le chaos de leurs idées : *j'expose en détail ce qu'ils sentent en gros* ; et voilà, pour ainsi dire, la monnaie de la pièce<sup>67</sup>. » Telle est la finesse du Spectateur qu'il peut *développer* les moindres signes, les démêler et les dérouler en même temps qu'il les interprète. Car ces signes sont autant d'énigmes dont seul « l'homme supérieur a le talent de trouver le mot<sup>68</sup>. »

Le paradoxe, dans le *Voyage au monde vrai*, c'est que cette phase, si cruciale, de perception des signes est purement et simplement occultée par le texte : ce qui est laissé dans l'implicite, en effet, ce n'est pas seulement tout « ce qui a été effectivement prononcé », comme l'a bien montré Jean-Paul Sermain<sup>69</sup>, mais aussi tous les signes imperceptibles qui ont permis de reconstituer le « discours vrai ». Car pour Marivaux, et contrairement à ce que suggère Jean Rousset, ce n'est pas seulement à travers ce que les hommes disent que l'on peut déchiffrer ce qu'ils pensent<sup>70</sup>. Sauf à considérer que ce qui est « dit » émane non pas de la parole du sujet mais de son corps et de son *dire*. D'où le fait que ce qui relève du niveau paraverbal ou non verbal ne soit pas davantage indiqué que le discours explicite. Autrement dit, tout se passe comme si la perception des signes s'était immédiatement résorbée dans l'acte même de leur déchiffrement. En ce sens, la fiction du Monde vrai constituerait le point d'achèvement de toutes les « microlectures » pratiquées avec ferveur par les différents énonciateurs des feuilles périodiques de Marivaux. Si l'on peut sans doute, à propos de cette fiction, parler d'utopie, encore faut-il préciser que celle-ci repose moins sur le rêve d'une transparence des âmes qui leur permettraient de communiquer directement, comme le suggère Anne Deneys-Tunney<sup>71</sup>, que sur le fantasme d'une lecture du détail souveraine, d'une faculté herméneutique toute-puissante à laquelle nul signe, fût-il le plus fin, ne saurait résister.

<sup>64</sup> *Ibid.*, 8<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 400-401).

<sup>65</sup> Voir en particulier le programme de recherches fixé par G. Bateson : « nous essaierons de considérer chaque détail, qu'il s'agisse d'un mot, d'une intonation, ou d'un mouvement corporel, comme jouant son rôle dans la détermination du flot continu de mots et de mouvements corporels qui constituent l'échange entre personnes » (*La Nouvelle Communication*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Paris, Seuil, 1981, p. 121).

<sup>66</sup> *L'Indigent philosophe* n'est pas le plus mal loti, lui qui sait parfaitement repérer, par exemple, qu'il y a « de la broderie » dans la constance feinte avec laquelle un émule des stoïciens supporte son infortune (1<sup>ère</sup> feuille, JOD, p. 280).

<sup>67</sup> *Le Spectateur français*, 4<sup>e</sup> feuille (JOD, p. 126).

<sup>68</sup> *Lettre sur les habitants de Paris* (JOD, p. 36).

<sup>69</sup> J.-P. Sermain, « La parodie et après ? Marivaux et l'écriture du désenchantement », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. XLV, 1992, p. 352.

<sup>70</sup> J. Rousset, « Marivaux ou la structure du double registre », in *Forme et signification*, Paris, Corti, 1962, p. 61.

<sup>71</sup> A. Deneys-Tunney, *Écritures du corps*, Paris, PUF, 1992, p. 112.

Que cette passion du détail, indissociable d'une passion du déchiffrement, puisse avoir quelque rapport avec le refus de « la sorte d'esprit, de délicatesse et de force [...] qui naît du travail et de l'attention » affirmée dès la première page du *Spectateur français*, c'est ce qu'on voudrait indiquer en quelques mots pour finir. La chose ne va pas de soi pourtant : comment concilier ce refus de l'attention avec l'exigence de « finesse » d'observation si manifeste dans les *Journaux* ? Peut-être y aurait-il lieu de se demander si l'attrance pour l'insignifiant exige moins, en réalité, une absence totale d'attention, une complète dévotion au hasard qu'une attention *autre*, qui pourrait n'être pas très éloignée, au fond, de celle que la pratique freudienne nomme « flottante »<sup>72</sup>. Car qu'est-ce que cette « attention flottante » (qui suppose le rejet de « tout ce qui focalise habituellement l'attention ») sinon, selon Freud, la seule méthode permettant de déceler « derrière les éléments les plus insignifiants [...], les pensées inconscientes les plus importantes<sup>73</sup> » ?

Christophe Martin  
Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

---

<sup>72</sup> Dans ses *Microlectures*, Jean-Pierre Richard ne relève-t-il pas, lui aussi, que son objet réclame « une lecture autre, plus profonde, plus *flottante* » ? (*op. cit.*, p. 8).

<sup>73</sup> J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967 (art. Attention (également) flottante), p. 39.